title : Journal de l’Empire (1808-03-28), Théâtre français, *Amphitryon*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1808/theatrefrancais/amphitryon

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 28 mars 1808.

created : 1808

language : fre

# Théâtre français. *Amphitryon*.

Avant d’en venir à *Ordre et Désordre*, qui n’occupera pas tout mon temps, je puis parler un peu d’*Amphitryon*, qu’on a donné le même jour : j’ai sur ce sujet un entretien ouvert avec le public. Nous avons vu que l’idée du prologue de Molière était empruntée d’un dialogue de Lucien, et qu’à tout prendre le dialogue valait bien le prologue, et peut-être mieux pour ceux qui possèdent les finesses de la langue grecque. Les plaisanteries de Mercure sur les inventions des poètes sont peu dignes d’un dieu tel que Mercure, et encore moins dignes de Molière, qui est le dieu de la comédie française ; mais ce n’est pas Lucien qui les a fournies.

J’observe d’abord, sur les comparaisons en général ; que c’est une grande injustice, en comparant ensemble deux comédies sur le même sujet, de ne tenir aucun compte de l’invention, et de donner la préférence à la copie, pour peu qu’on y trouve quelque chose de mieux que dans l’original. L’imitation, considérée en elle-même, peut être un ouvrage plus parfait, sans que pour cela l’imitateur soit personnellement préférable à l’inventeur. Dans une pièce de théâtre, l’invention de la fable, des caractères, des situations, doit être comptée pour beaucoup ; et, quand celui qui s’approprie cette invention a rectifié quelques traits d’après le goût et les mœurs de son temps, il ne faut pas lui élever des trophées sur les ruines de la gloire de celui qu’il a heureusement imité : c’est ce qu’on fait depuis longtemps en France, où l’on est convenu de prendre pour du bon goût, et même pour du zèle national, le mépris des anciens, tandis qu’au contraire c’est en révérant les anciens que la littérature nationale s’est accrue et embellie.

Il est évident que les plaisanteries de Molière sont meilleures pour nous que celles de Plaute : il est même certain que plusieurs des plaisanteries de Plaute sont mauvaises pour tout le monde et en tout pays, comme elles l’étaient autrefois pour Horace ; mais le comique de situation appartient tout entier à Plaute, si l’on excepte la scène de Sosie avec sa femme, qui n’est que la contrepartie de celle d’Amphitryon avec Alcmène. Cette contrepartie est fort plaisante pour nous ; mais elle suppose moins de génie que la scène où Amphitryon fait subir à son épouse un interrogatoire si vif, si délicat, si intéressant, et dont le comique est du meilleur genre. Or, cet interrogatoire est de Plaute : les questions de Sosie à sa femme, imaginées par Molière, ne sont que la parodie, le travestissement en comique bas et bouffon, du comique noble de la scène de Plaute. Il est probable que les anciens Grecs et Latins évitaient toute espèce de raillerie sur ce qui touchait aux devoirs de la femme et à l’honneur du sexe : quoiqu’ils se permissent beaucoup de turpitudes et d’infamies, ils respectaient dans leurs bons mots les obligations sacrées des femmes, et la loi qui veut que ce soit vraiment le mari qui soit le père de ses enfants. Ils n’étaient point plaisants sur cet article : jamais ils ne se seraient avisés d’attacher du ridicule au malheur de l’époux outragé : au sein de la débauche ils avaient des mœurs, parce qu’ils les faisaient consister essentiellement dans la pudeur des femmes et la sainteté du lit conjugal.

Molière a donc envisagé ce trait ancien de la mythologie grecque en auteur du dix-septième siècle, vivant dans une monarchie galante, accoutumé à s’égayer aux dépens des maris trompés, prodiguant dans sa gaîté une foule de termes alors comiques, aujourd’hui très ignobles et du plus mauvais ton. Au contraire, l’auteur grec, quel qu’il soit, que Plaute a imité, considère ce commerce singulier du plus grand des dieux avec une femme mariée, non pas comme une aventure joyeuse, mais comme un miracle extraordinaire de la divinité en faveur de la naissance du grand Hercule. En païen dévot, en fervent adorateur de Jupiter, il respecte le caprice du maître de l’Olympe ; son union avec Alcmène est un honneur pour la femme, sans être un déshonneur pour le mari ; il traite avec réserve et décence une fable absurde et ridicule, qui ne pouvait être exposée autrement sur les théâtres de la Grèce païenne, et tout le comique est dans les effets produits par le déguisement de Jupiter en Amphitryon, et de Mercure en Sosie, sans que jamais la raillerie tombe directement sur l’infortune d’Amphitryon considéré comme mari ; sa colère, sous ce rapport, est vive et naturelle sans être plaisante. Molière avait plus de liberté sur cet article, et s’est donné plus de carrière que Plaute ; et c’est une des raisons pour lesquelles il nous plaît davantage.